

Jusqu'au
23 juillet
au domaine
de Sceaux

Marie-Caroline au miroir de l'histoire

Dans les écuries fraîchement restaurées du domaine de Sceaux, le musée de l'Île-de-France et le conseil général des Hauts-de-Seine consacrent une riche évocation aux quinze années (1816-1830) du séjour en France de la duchesse de Berry (1798-1870). Au côté de Patrick Guibal, commissaire de l'exposition, parcours au fil des quelque trois cents pièces exceptionnelles dont la réunion, inédite, ressuscite une belle âme nourrie de lumières italiennes...

par Franck de Lavarène

Nous sommes en 1816. Sur le trône de France depuis deux ans (moins Cent-Jours), Louis XVIII, sexagénaire sans descendance, projette de marier son neveu, Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry. Passant en revue les prétendantes potentielles – l'apparementement à l'une des branches expatriées des Bourbon constituant le critère d'éligibilité – le roi jette son dévolu sur Marie-Caroline, fille du roi des Deux-Siciles rétabli sur son trône depuis la chute de l'Empereur et le départ de Murat. Toutes formalités accomplies, soucieux de donner à l'événement la portée d'un acte politique majeur, le souverain charge son ministre de la Maison du Roi, le duc de Blacas, d'aller chercher à Naples celle en qui la France veut voir la mère de son futur monarque



"Entre Cour et Jardin : Marie-Caroline, duchesse de Berry". Écuries du Domaine de Sceaux, jusqu'au 23 juillet, tous les jours sauf mardi de 10 h à 18 h. Entrée libre, visites guidées gratuites les dimanches 24 juin et 8 juillet.



J.-L. DOLMAIRE/CG22

Marie-Caroline a dix-huit ans. Ravissante, curieuse de tout, élevée dans le climat d'insouciance qui berce les rivages de la mer Tyrrhénienne, elle a grandi en cultivant une vertu peu habituelle au sein des familles régnantes du Nord de la Loire: le naturel. De caractère enthousiaste et de tempérament généreux, ce petit bout de femme d'un mètre cinquante reçoit à Paris un accueil à la mesure des espoirs que la monarchie fon-

de sur sa fertilité. Les portraits qui ont été rassemblés aux écuries de Sceaux ont beau différer par la manière et le traitement, tous trahissent une intelligence amusée, un je-ne-sais-quoi de scepticisme distancié: un quant-à-soi, pour tout dire, servi dans une cascade d'anglaises et d'accroche-cœurs et soutenu par un port de reine. La toile de Dubois-Drahonet, qui justifie qu'on lui ait consacré la couverture du catalogue, lui prête

une pointe d'espèglerie; celle de Guérin, prêtée par le musée de Versailles, peut même suggérer certaine disposition à la goguenardise...

Forte de cette belle énergie intérieure, la jeune femme séduit non seulement la Cour et la France, mais également son époux! De vingt ans son aîné, Charles-Ferdinand, pourtant peu réputé pour sa tempérance, transformera cette union arrangée en quatre années de parfaite félicité. Aussi les premières saisons françaises de Marie-Caroline ouvrent-elles le parcours de l'exposition dans un décor nuptial, qu'enluminent la porcelaine de Sèvres et la *Présentation à la Cour* dessinée par Hippolyte Lecomte. Ce parcours se développe sur les deux niveaux des anciennes écuries, encore dans leur neuf après l'heureuse restauration dont elles viennent de faire l'objet. Patrick Guibal l'a souhaité à la fois chronologique, thématique... et chromatique. Aussi la salle suivante est-elle aussi noire que la première est blanche: le 20 février 1820, à la sortie de l'Opéra, Louis Louvel, un ouvrier, poignarde le duc de Berry qui agonise six heures durant dans le foyer de la rue Richelieu. Le dais funéraire tendu



Les coulisses de l'expo

Il y a quatre ans que Patrick Guibal (notre photo) porte le projet de cette exposition. C'est dans le marketing grand public que ce passionné d'histoire et d'architecture s'est aguerri aux techniques du montage de projet. "L'idée a trouvé un tel accueil auprès des amis de la duchesse de Berry que le catalogue s'est trouvé nettement surdimensionné pour les capacités d'accueil du château de Rosny, où elle était initialement envisagée. C'est finalement le conseil général des Hauts-de-Seine et le musée de l'Ile-de-France qui ont prêté leurs moyens complémentaires à l'opération." Le scénographe Michel Albertini et son équipe de décorateurs et de techniciens ont pris possession des lieux pendant deux mois pour donner corps à ce parcours haut en couleurs, en bijoux et en mémoire.



CG22/O. RAVOIRE



J.-L. DOLMAIRE/CG22

À la fois chronologique, thématique et chromatique, le parcours scénographique de l'exposition déroule sur deux étages les grandes étapes du séjour français de Marie-Caroline, des fastes de la Cour à l'intimité de sa "campagne" de Rosny. Parmi les quelque trois cents pièces exceptionnelles présentées ici, une mention spéciale revient à la **bercelonnette du duc de Bordeaux** (ci-dessous), retrouvée dans les réserves du château de Compiègne et magnifiquement restaurée pour l'occasion.



J.-L. DOLMAIRE/CG22



CG22/O. RAVOIRE



J.-L. DOLMAIRE/CG22



Les portraits qui ont été rassemblés ont beau différer par la manière et le traitement, tous trahissent une intelligence amusée.

dans cette deuxième salle fait écho au drame qui endeuille alors le royaume... jusqu'à ce que la duchesse annonce qu'elle porte l'enfant du défunt. Le neveu du roy est mort, vive son possible petit-neveu!

De ses trois grossesses précédentes n'a survécu qu'une fille, Louise (1819-1864); sept mois après l'assassinat du duc de Berry, Marie-Caroline donne le jour à Henri, duc de Bordeaux (ainsi titré en raison de l'allégeance de cette ville à la monarchie restaurée dès 1814), virtuellement futur Henri V. Le berceau de l'enfant, plus précisément sa berceuse (berceau léger monté sur deux pieds en croissant), retrouvé dans les réserves du château de Compiègne et précieusement restauré pour la circonstance, est l'une des pièces remarquables de la salle "verte". Elle y voisine avec son aiguïère de baptême, entre des rideaux de soie refaits à l'identique par la manufacture Prella, fournisseur des palais nationaux depuis 1752

et partenaire de l'exposition au côté de plusieurs autres maisons prestigieuses (Hermès, Mellerio, Chaumet, Pierre Frey-Braquennié, etc.) et de quelque soixante-dix musées, institutions et collectionneurs particuliers. La salle suivante donne dans le rouge: celui des tentures d'apparat qui ornaient les salons des Tuileries, résidence parisienne de la jeune veuve après que celle-ci eut déménagé de sa première adresse, à savoir rien de moins que le palais de l'Élysée.

Élevée entre Naples et Palerme, où elle aimait accompagner son grand-père sur le marché aux poissons, Marie-Caroline s'accommode avec grâce, mais sans passion, de l'étiquette empesée de la Cour de France. Férue de botanique et d'ornithologie, éclairée par l'appétit de sa curiosité et par l'acuité de son intelligence, cette figure du jeune XIX^e siècle perpétue la part féminine de l'esprit des Lumières. Si Joséphine avait été sa contemporaine, gageons qu'elles

eussent été copines! Ayant nourri le projet d'acquiescer une campagne, elle se laisse conquérir par le domaine de Rosny-sur-Seine, bâti par Sully à cinq petites heu-

res de berline du centre de Paris. C'est là qu'elle séjournera désormais en semaine, ne regagnant bien souvent la capitale que pour y assister à la messe du dimanche au côté des grands de son monde. Le salon jaune qui boucle le rez-de-chaussée de l'exposition rend justice à l'esprit de clarté qu'elle fera régner dans sa demeure des Yvelines, y recevant ce que l'époque compte de plus recherché en termes de bel esprit (Talleyrand et Rossini y auront leur rond de serviette) et sachant se faire aimer des gens de Rosny, auxquels elle fera don d'un hospice.

Elle s'y adonne, dix années durant, à diverses passions au nombre desquelles la harpe, la peinture, le dessin de mode et l'élevage de kangourous. N'échappant pas à l'engouement suscité par les romans de Wal-

ter Scott, elle devient la zélatrice fervente du style Troubadour, séduisant avatar de l'imagerie chevaleresque en rupture avec l'architecture néo-classique de l'époque. Davantage que vers Paris, c'est à Dieppe que la portent désormais ses escapades: elle y lance la mode des bains de mer, y accompagne au large des bordées de marins pêcheurs et y finance la création d'une manufacture de dentelle. Généreuse jusqu'à la prodigalité, elle va jusqu'à assurer une rente à vie tous ceux qui ont été à son service, inaugurant ainsi un dispositif de caisse de retraite que les fonds de pension ne feront qu'extrapoler... Toutes ces facettes de la châtelaine de Rosny, révélatrices d'une personnalité décidément syncrétique, sont évoquées au premier étage de l'exposition. On y croise des oiseaux de paradis et des aquarelles de Redouté, un massacre

de cerf et un Corot prêté par le Louvre, de l'ivoire et de la dentelle, une biche noire et une robe d'amazone, des fenestrons gothiques et une cabine de plage. En fin de parcours, reconstituée d'après gravure, baignant dans une quiétude qu'accroissent les mélodies de Boieldieu, la bibliothèque de Rosny revit à la lueur tamisée de deux lampes bouillottes, sous un lustre à douze lumières et têtes de mascarons (signé Delisle, membre du comité Colbert). Dans les rayonnages, une cinquantaine d'ouvrages reliés font pâlir les bibliophiles. Sous le masque du mannequin attablé à son bureau (ce dernier signé par l'ébéniste Jacob-Desmarter et directement venu de Rosny), sûrement ravie de se voir si belle, 137 ans *post mortem*, dans le miroir de l'Histoire, la duchesse de Berry... rit.

Franck de Lavarène



Côté musique de Cour...

La duchesse de Berry passe pour avoir pratiqué non seulement la harpe et le pianoforte, mis aussi le cor, le chant et la danse. Aussi était-il approprié d'accompagner l'exposition scénique d'une évocation musicale et chorégraphique. La réalisation de cette dernière a été confiée à l'association Carnet de Bal, spécialiste de la reconstitution des grands bals du XIX^e siècle, dont vingt-quatre danseurs experts de la contredanse et du grand salut ont offert à deux reprises, au public de l'inauguration (le 15 mai) et à celui de la Nuit des Musées (le 19), un spectaculaire **quadrille en costume**.